

L'ÉCONOMIE ET LES THÉORIES ÉCONOMIQUES.

Deuxième séance.

C) Keynes et les théories keynésiennes.

Keynes :(1883-1946)

Keynes est un pur produit de la haute société britannique de son époque, après des études à Eton puis à Cambridge, il travaille deux ans en Inde dans la haute administration à l'Indian Office puis devient professeur à Cambridge. C'est un mondain qui mène joyeuse vie, passionné de jeu, très lié à un milieu d'artistes. Pendant la guerre de 14-18, il travaille pour le ministère des finances anglais et devient un des principaux responsables du financement de la guerre, il s'en sort très bien d'autant plus qu'il utilise ses compétences pour spéculer sur les devises étrangères. Ensuite il retourne à l'université tout en tentant de s'enrichir par la spéculation financière, il se ruine puis se refait et reprend sa vie mondaine. Parmi ses ouvrages les plus importants, il écrit en 1930 un "Traité de la monnaie", puis en 1936 la "Théorie générale de l'emploi de l'intérêt et de la monnaie". Il acquiert une très grande notoriété, devient en 1939 le conseiller du ministre des finances anglais, est anobli, devient entre autres conseiller de la Banque d'Angleterre et participe à la préparation de Bretton Woods, avant de décéder en 1946.

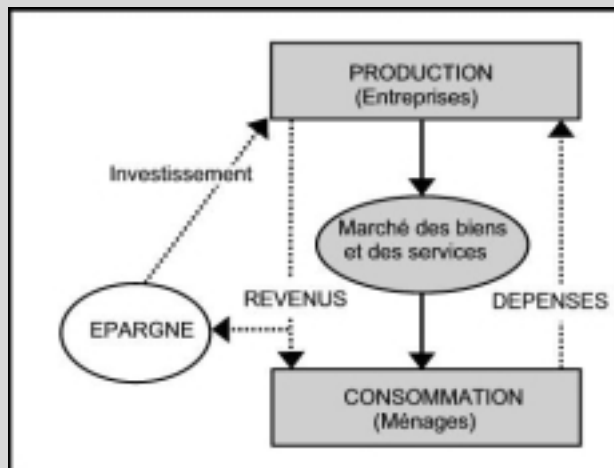
Quelques points de la théorie keynésienne

La théorie de Keynes se développe pendant une période où le capitalisme libéral a atteint une limite et aboutit à une crise majeure, c'est la grande dépression des années 1930. Les économies nationales se referment sur elles-mêmes et l'État ne peut qu'intervenir pour essayer d'enrayer la spirale de récession, de faillites, de chômage massif ; c'est l'époque des politiques de relance mises en oeuvre et financées par l'État.

Une théorie macroéconomique dans un cadre national et à court terme : L'analyse économique libérale est essentiellement fondée sur l'étude de comportements d'agents individuels, c'est une approche dite micro-économique ; l'analyse keynésienne concerne des données globales (emploi global, demande et offre globale, investissement global, etc.) et les relations qui existent entre elles, elle concerne un large domaine de l'économie, il s'agit de macro-économie. Keynes conçoit l'économie comme un système dans lequel circulent des flux. Il raisonne dans un cadre national, il s'intéresse aux équilibres entre des flux de biens, de revenus et de dépenses, à l'intérieur de l'économie nationale. Il raisonne à court terme parce que : "A long terme nous serons tous morts".

Épargne égale investissement. Nous avons déjà parlé de l'équilibre à propos des théories libérales, la crise des années 1930 montre clairement que le problème de l'équilibre est plus complexe que ce qu'en disent les théories libérales. Keynes approfondit le problème de l'épargne, elle est une part de revenus qui n'est pas consommée, pour que le système puisse alors s'équilibrer cette épargne doit être investie, c'est à dire essentiellement prêtée contre

intérêt ou cédée contre des droits de propriété (actions). Pour des raisons diverses (incertitudes devant l'avenir, financement d'un projet) la "propension à épargner" est variable mais en plus, si pour les économistes libéraux l'épargne était naturellement destinée à être investie, ce n'est pas le cas pour Keynes ; il existe une part de monnaie épargnée qui n'est pas investie, elle est fonction de "la préférence à la liquidité" qui peut concerner les divers acteurs économiques, cette préférence est motivée par diverses raisons qui peuvent concerner aussi bien la spéculation, que l'inquiétude devant un proche avenir économique incertain. Quoiqu'il en soit cette thésaurisation est un facteur de déséquilibre naturel du système.



Ce schéma ne correspond pas à ce qu'on appelle le schéma keynésien mais est juste montré dans un souci pédagogique. Il s'agit du schéma de l'équilibre du marché des biens et des services, déjà vu dans le précédent exposé, auquel ont été rajouté l'épargne et l'investissement. On voit que l'épargne est une partie des revenus détournée du flux monétaire de la consommation/production, et qui doit être réinvestie pour que les flux et l'équilibre ne soient pas rompus. La monnaie non-investie (thésaurisée) est sortie du circuit et ne peut qu'entraîner une sous-

consommation par rapport à la production mise sur le marché. Cette sous-consommation laisse une partie de la production invendue et peut aboutir à des conséquences telles que la déflation ou le chômage.

On ne va pas ici entrer trop loin dans la théorie de Keynes et celles de ces successeurs, elle permet d'avoir une bonne compréhension des mécanismes macroéconomiques, et ceux qui veulent les approfondir trouveront de nombreux ouvrages pour les y aider, nous nous intéresserons plutôt à l'aspect pratique.

La politique keynésienne.

Le fait que certains mécanismes monétaires puissent aboutir à une crise oblige à une intervention publique en vue d'essayer d'y remédier, c'est à l'État de relancer l'économie si la croissance faiblit ou disparaît. Comment ? Pas comme les libéraux en relançant l'offre, mais en relançant la demande. L'État doit favoriser la demande de diverses manières, d'abord par des mesures sociales, le revenu joue chez Keynes un rôle régulateur et un minimum de redistribution sociale permet d'entretenir une consommation des ménages les plus défavorisés. Sinon en cas de conjoncture difficile on peut favoriser la relance par de faibles taux d'intérêts, ou bien par un investissement de l'État financé par du déficit budgétaire, c'est la politique de "grands travaux". Ces dépenses entraînent du travail et des revenus qui sont, à court terme, aptes à relancer l'économie et à permettre un retour vers la croissance et le plein emploi.

Ces méthodes de relance, ont été utilisées pour tenter de sortir de la dépression des années 30, puis pour relancer l'économie après la guerre jusqu'à la stagflation (stagnation de l'économie, avec inflation) des années 1970. C'est d'ailleurs sur ce point que s'appuient

certain libéraux, détracteurs des méthodes keynésiennes, pour qui elles ne peuvent conduire qu'à la stagflation, et à un contrôle de plus en plus important de l'État sur l'économie conduisant vers un système de type socialisme étatique.

Les méthodes de relance keynésienne sont appliquées dans le Japon en crise depuis une dizaine d'années. Les taux d'intérêts sont proches de zéro mais les japonais n'empruntent pas pour autant vu qu'ils épargnent, les grands travaux ont abouti à une saturation de béton et les derniers prévus (barrages) rencontrent un rejet croissant de la population. Il n'y a pas d'inflation mais de la déflation, le système bancaire est chargé de créances insolvables, la dette publique dépasse les 130% du PIB, les entreprises délocalisent vers la Chine, le chômage augmente, et le pays s'enfonce dans la récession.

En guise de conclusion sur Keynes : en fait il n'existe pas vraiment de système keynésien, c'est le même système capitaliste que celui des libéraux dans lequel l'État joue un rôle pour essayer d'assurer la croissance et d'absorber certaines crises conjoncturelles. L'économie keynésienne est essentiellement une "économie de la croissance".

- Si Keynes tient compte du facteur humain ce n'est pas dans un souci humaniste, car il n'utilise la psychologie des acteurs économiques (propension à consommer, à épargner) que pour expliquer les mécanismes économiques, et non pour adapter l'économie aux besoins de l'homme.

- Keynes reconnaît la possibilité de situation de sous-emploi, la possibilité de tomber dans certaines impasses monétaires et économiques (trappes à liquidités, quand le taux d'intérêt est tellement bas qu'on a avantage à thésauriser), sans pour autant pouvoir y apporter de véritable remède.

- Keynes se refuse à toute vision à long terme de l'économie, ce qui est un recul par rapport aux classiques (Ricardo) et à Marx.

-L'économie vue par Keynes s'apparente à celle d'un gouvernement qui doit essayer de concilier la recherche du profit personnel, le plein emploi, la croissance, la stabilité monétaire, le tout en fonction de la conjoncture et en raisonnant à court terme. On comprend que ce ne soit pas toujours facile.

D) Marx et les théories marxistes.

Marx : né en 1818 à Trèves dans une famille bourgeoise, à partir de 1837 il poursuit des études de droit et de philosophie à Bonn. Il y participe à un "Club hégélien" et milite pour le libéralisme politique, il passe sa thèse de philo en 1841 mais est déjà repéré par la police et abandonne son objectif d'enseigner à l'université de Bonn. En 1842 il devient rédacteur en chef de la Gazette Rhénane, le journal est interdit et Marx s'exile à Paris, il en est chassé à la demande de la Prusse, et finalement après quelques autres péripéties s'installe définitivement en Angleterre en 1849. Il y vivra, parfois dans une misère très noire, et s'en sortira surtout grâce à l'aide de son ami Engels. C'est un militant révolutionnaire qui a joué un rôle politique important par ses écrits, par son activité au sein de l'Association Internationale des Travailleurs fondée en 1864, et par sa participation à la conception des programmes des partis sociaux-démocrates qui se sont constitués suite à l'Internationale.

L'œuvre : le jeune Marx est avant tout philosophe, s'il écrit quelques ouvrages dans ce domaine : "Critique de la philosophie du droit de Hegel", "L'idéologie allemande", il passe vite à des ouvrages économiques ou politiques. En 1848 sort "Le manifeste du parti communiste", écrit à la demande d'une organisation anglaise. A partir du début des années 50

il se met à travailler avec acharnement l'économie et à écrire "Le capital" dont le livre 1 sort en 1867. Les deux autres livres, inachevés à sa mort en 1883, seront finalisés grâce au travail d'Engels et paraîtront quelques années plus tard.

L'œuvre de Marx est très riche, elle s'étale dans plusieurs domaines indissociables de son point de vue (philosophique, politique, économique, sociologique), et est le fondement de ce qu'on appelle le marxisme. A la suite de sa critique de Hegel, et à partir des découvertes de Proudhon, Marx a développé sa théorie du "matérialisme historique". En quelques mots disons que c'est une approche socio-économique de l'histoire, un outil intellectuel dont Marx tire diverses conclusions dont une que nous ne pouvons ignorer ici : cette "grille de lecture" montre qu'un système socio-économique est avant tout fondé sur une base économique, déterminée par des rapports de production (rapports maîtres-esclaves, nobles-paysans, capitalistes-salariés), et que c'est à partir de cette base économique que s'élève l'édifice juridique (lois) et politique (institutions) nécessaire pour justifier et faciliter ces rapports de production. C'est donc pour Marx l'économie qui au est cœur de tout système socio-économique, c'est ce domaine qu'il doit étudier pour comprendre pleinement le fonctionnement du système et pouvoir le changer. Nous ferons de même ici et n'approfondirons pas plus la philosophie marxiste, pour nous intéresser essentiellement à la théorie économique marxienne du capital.

Le Capital : C'est un ouvrage d'économie très riche, que Marx a mis trente ans à écrire, et dont nous n'entrerons pas ici dans les détails. Marx y développe des théories sur la valeur (valeur d'usage et valeur marchande), sur la marchandise, sur la nature de l'échange et le rôle prépondérant de l'argent dans le mode de production capitaliste, sur les crises économiques capitalistes. Le capitalisme est un système où la motivation à la production n'est pas de produire de la valeur d'usage, mais de la valeur marchande ; l'entreprise capitaliste ne produit pas des marchandises pour leur utilité, mais avant tout pour le profit que leur vente permettra de réaliser. La valeur marchande de la production est supérieure à son coût réel (coût des matières premières, de l'amortissement des outils productif, des salaires), ce qui permet au capitaliste de se gratifier d'une plus-value. Si Marx reprend l'idée de Smith que cette plus-value est une part de la valeur apportée à la matière par le travail et soustraite au travailleur par le capitaliste (le capitalisme est un rapport social), il l'approfondit en analysant les mécanismes socio-économiques profonds du capitalisme industriel. Il approfondit aussi l'étude des mécanismes de l'accumulation du capital, dont le principe a déjà été vu par Ricardo, et en arrive à la conclusion que le capitalisme aboutit à des contradictions socio-économiques telles qu'elles l'entraînent dans une impasse et à l'autodestruction.

Marx développe l'idée que le capitalisme est, comme tous les modes de production, soumis à des lois internes. Le profit financier est le seul point qui motive la production capitaliste, sans profit le système ne peut pas fonctionner car personne ne prendra le risque de prêter son argent personnel sans en tirer un avantage : le système est donc soumis à la loi du profit. Or ce profit en s'ajoutant au capital déjà existant est à l'origine d'un processus d'accumulation du capital, cette accumulation ne peut pas s'interrompre sinon cela signifierait que les profits sont devenus nuls et que l'investissement s'effondrerait : le système est donc soumis à la loi de l'accumulation du capital. Cette accumulation est d'une part source d'inégalités sociales croissantes entre les prolétaires (terme qu'on peut aujourd'hui généraliser à celui de salarié) qui tirent leurs revenus de leur travail, et les capitalistes qui tirent leurs revenus du capital, mais d'autre part ce processus d'accumulation entraîne des conséquences économiques directes et indirectes. Pour que les profits puissent s'investir et s'accumuler au capital déjà existant : il y a nécessité de croissance des possibilités de valorisation du capital (extension du marché), ce processus d'accumulation aboutit donc à une nécessaire dynamique de croissance du marché capitaliste. Ce capital croissant permet au système capitaliste d'assurer un fort développement technologique, d'autant plus que le producteur y est poussé

par la concurrence : en effet la découverte d'un nouveau procédé de fabrication plus efficace, ou d'un nouveau produit, permet de dégager des profits plus importants (surprofits) jusqu'à ce que la concurrence fasse de même. La nécessité de croissance du marché fera que, au fur et à mesure de son développement, le capital envahira tous les marchés possibles de la planète, toutes les sphères de la production (l'industrie, l'agriculture, les services), jusqu'à sa mondialisation. Une fois que le capitalisme aura envahi tous les marchés, la croissance deviendra de plus en plus difficile, le processus d'accumulation ne pourra plus se perpétuer : le mode de production capitaliste atteindra alors ses limites et tombera dans une crise profonde et insoluble.

L'économie socialiste : Marx milite pour un système socialiste, les idéologues parlent souvent de "systèmes marxistes" à propos des expériences "socialistes" du vingtième siècle. En réalité, en dehors des "10 mesures du manifeste" qui correspondent seulement à des propositions socialistes adaptées au contexte du développement socio-économique de 1848, Marx s'est toujours refusé à donner des indications précises sur ce que serait un système socio-économique socialiste.